

Le « Père Feuilleton » occupa le rez-de-chaussée du *Journal des débats* de 1800 à 1814. Successeur d'Élie Fréron à *L'Année littéraire*, fondateur du feuilleton dramatique à l'orée du XIX^e siècle, Julien Louis Geoffroy est un passeur entre deux époques et deux civilisations. Modèle pour les uns, attentifs au rigoureux magistère exercé sous le Consulat et l'Empire, repoussoir pour les autres, hostiles au « professeur de feuilleton » qui monnaye son autorité au rythme du quotidien, il concentre en lui les contradictions de la critique dramatique au XIX^e siècle.

Né le 17 août 1743, Geoffroy acquiert chez les Jésuites de Rennes puis au collège Louis-le-Grand à Paris les humanités classiques sur lesquelles il fondera son jugement. Sa culture théâtrale se forme tardivement au Théâtre-Français où il est chargé un temps d'emmener les enfants dont il est le précepteur. Témoin du répertoire et des traditions interprétatives de l'Ancien Régime, étalon de ses futures évaluations esthétiques, Geoffroy trouve parallèlement dans la chaire de rhétorique qu'il occupe aux collèges de Montaigu puis de Mazarin jusqu'en 1791 l'autorité professorale bientôt manifestée dans le journal. De 1776 à 1790, il fait ses premières armes dans les pages de *L'Année littéraire* fondée par Élie Fréron, avant d'exposer dans la gazette de Thomas-Marie Royou, *L'Ami du Roi, du Français, de l'ordre et surtout de la vérité*, sa haine des Philosophes et de la Révolution. Réfugié dans un village près de Paris puis à la pension Hix dans le faubourg du Roule, Geoffroy reprend publiquement la plume après la Terreur dans plusieurs journaux comme *Le Véridique*, la *Feuille du jour*, le *Bulletin de l'Europe*, le *Journal des défenseurs de la patrie*. Appelé par François Bertin au *Journal des débats*, il prend en charge une nouvelle rubrique, le feuilleton, annoncée le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800). Un de ses premiers véritables feuilletons, compte rendu de trois colonnes et demie inséré au cœur des annonces théâtrales du jour, est consacré à un drame en vers du Théâtre de la République, *Camille*, le 11 ventôse an VIII (2 mars 1800).

La chronique de la vie théâtrale se double désormais, chez Geoffroy, d'un contrôle sévère exercé sur le répertoire, les genres, l'interprétation et les emplois. Face à la frénésie de spectacles dont le nombre et la diversité ont considérablement crû à la faveur de la liberté des théâtres octroyée en 1791, le feuilletoniste se soumet au rythme effréné de la production dramatique (375 pièces jouées en 1799) et s'adresse, tous les deux jours environ, à un public

élargi bien au-delà des seuls abonnés du Théâtre-Français. Geoffroy affronte la nouvelle cartographie des spectacles parisiens que reflètent les colonnes de ses feuilletons, ouvertes aux grandes comme aux petites scènes, des reprises de Racine au Théâtre-Français jusqu'aux spectacles de danseurs sur corde du Palais-Royal ou du boulevard du Temple. « Ceux qui me blâment de parler des petits théâtres, oublient que je n'en parle qu'en observateur, en historien, jamais en critique » se justifie-t-il [130b, t. VI, p. 62]. Il soutient toutefois la réduction drastique de l'offre théâtrale imposée par les décrets napoléoniens de 1806 et 1807, et accompagne de sa plume le rétablissement des hiérarchies entre théâtres principaux, scènes secondaires et spectacles de curiosités. Cette remise au pas de la vie théâtrale est saluée par celui qui intitulait son feuilleton du 29 ventôse an IX (20 mars 1801) « La Tragédie au Vaudeville, en attendant le Vaudeville à la Tragédie » : « J'aime que chacun soit à sa place : c'est à cet ordre qu'est attaché le bonheur de tous. Les théâtres secondaires ne doivent point s'écarter de leur genre ; il ne leur appartient point de rivaliser avec les premiers théâtres » [130b, t. VI, p. 136].

Au fondement de l'activité critique exercée par Julien Louis Geoffroy se trouve la conviction que l'art est l'expression directe de la société, dont les révolutions politiques et morales se lisent, mais aussi s'amplifient, dans la création et l'interprétation théâtrales. La haute mission du feuilletoniste dépasse la seule sphère esthétique : « La critique qui met un frein à l'audace et à l'inquiétude des esprits, non seulement rend un grand service au théâtre, elle en rend encore un essentiel au gouvernement » (*Journal des débats*, 24 janvier 1804). Cette tâche passe par un travail éducatif mené auprès d'un public ignorant des traditions esthétiques et soumis aux nouvelles médiations culturelles : « [...] les femmes ne lisent que des romans, les hommes que des journaux ; un très grand nombre ne lit rien du tout » (*Journal des débats*, 3 pluviôse an IX [23 janvier 1801]). La critique professorale de cet homme du passé s'accorde, sous le Consulat et l'Empire, avec les attentes profondes d'un lectorat avide de maîtriser les critères d'évaluation du Beau et les marques de distinction esthétique repris à l'Ancien Régime.

L'importance prise par le feuilleton dramatique du *Journal des débats* dans la société napoléonienne est mesurable au nombre de pamphlets déclenchés par ce « jockey de Fréron » qui appartient, selon Joseph-Marie Chénier, à la race des « Nouveaux Saints », appelés à se faire un nom dans l'apologie de la religion et des valeurs anciennes, frayant parmi « ces frelons, nourris dans l'art de nuire, / Et corrompant le miel qu'ils n'ont pas su produire » [79, p. 5]. Sa vénalité et son ivrognerie supposées sont dénoncées par tous ceux qui voient en lui un Tartuffe. Sa critique dramatique frappe pourtant par la fermeté du jugement exprimé. Le

sobre Racine toujours l'emporte sur l'énergique Corneille ; le théâtre du XVIII^e siècle est peu goûté, excepté *Les Fausses Confidences* de Marivaux, premier spectacle théâtral découvert par Geoffroy à 21 ans [130a, t. II, p. 424]. Le disciple de Fréron poursuit de sa haine, distillée de feuilleton en feuilleton, l'œuvre de Voltaire : « La question n'a jamais été de savoir si Voltaire a fait de beaux vers et de la belle prose, mais s'il n'a pas trop souvent abusé de ses vers et de sa prose pour corrompre les lecteurs » (*Journal des débats*, 21 octobre 1809). L'opposition aux philosophes, à Denis Diderot en particulier (« charlatan ou fou » hésite-t-il le 17 août 1811), se double d'une condamnation du genre dramatique forgé par ces « réformateurs du genre humain » : le drame bourgeois, chargé de « reléguer la vertu sur la scène, pour que les vices en fussent plus à l'aise dans le monde » [130a, t. III, p. 487-488]. Cette critique au jour le jour appuyée sur un fonds d'études anciennes ne va pas sans quelques aveuglements, sanctionnés par la postérité. L'amateurisme musical du feuilletoniste des *Débats* choque, au moment où l'Allemagne favorisait l'analyse éclairée de la musique savante dans l'*Allgemeine musikalische Zeitung*. Parmi les victimes de cette ignorance figure Christoph Willibald von Gluck, censé faire « seulement une grande dépense d'harmonie et de génie, pour fatiguer les auditeurs » [130b, t. V, p. 151]. Geoffroy, attaché aux conventions du jeu dramatique héritées de Baron et Lekain, passe aussi à côté de la réforme de François-Joseph Talma, chez qui les fureurs d'Oreste s'apparenteraient à « une attaque d'épilepsie » [130b, t. VI, p. 229].

L'écriture du feuilleton est tour à tour professorale et caustique, plaisante et hardie dans les jugements grossièrement péremptaires, fidèle à l'antique mot d'ordre de la rhétorique : plaire et instruire. Perce déjà, sous la plume de Geoffroy, l'alacrité du ton de conversation qui sera au fil du siècle la marque de ses successeurs. Quelques remarques piquantes font office d'exorde : « On dit communément que l'ennui engendre le bâillement. Hier soir l'effet a été contraire, et Piron, qui a dit que l'on ne siffle pas quand on bâille, a reçu un démenti complet » (*Journal des débats*, 3 juillet 1810). Une parembole assassine surgit au détour d'une réflexion sur le devenir de la tragédie : « Du Belloy, Lemierre, Ducis, étaient auprès de Voltaire ce qu'est une vieille suivante auprès d'une jeune coquette » [130a, t. I, p. 13]. Le sacro-saint résumé des pièces nouvelles s'abrège soudainement en une péroration désinvolte : « Le reste se devine : Thibaut est arrêté, Raoul démasqué et livré aux tribunaux, Clotilde est au comble de ses vœux de retrouver un époux qu'elle chérit » (*Journal des débats*, 26 juillet 1810). La lassitude, née de la conscience aiguë de l'éphémère, pointe parfois chez le feuilletoniste, surtout lorsque les vaudevilles envahissent l'affiche du jour :

« [...] quand on n'a pas saisi au passage ces pièces fugitives, il est difficile de les rattraper » (*Journal des débats*, 27 brumaire an XIII [18 novembre 1804]).

Mort le 27 février 1814, Geoffroy reçoit un hommage posthume lors de la publication en recueil d'une partie de ses feuilletons ainsi arrachés à l'oubli. Paru en 1819, avant une seconde édition augmentée en 1825, le *Cours de littérature dramatique* renforce pour la postérité l'autorité des textes mais efface la qualité première des articles : la continuité de jugement dans la discontinuité du feuilleton, l'intérêt pour les petits faits de la vie théâtrale aux côtés des jugements polémiques, la défense des modèles et des goûts anciens au sein d'une rubrique née de la massification et de l'accélération de la consommation des œuvres dramatiques.

Autres références :

[161]

[724]

[1061]